

COMMERCE ET ARTISANAT

Aujourd'hui le commerce est devenu une activité économique majeure. Il n'en fût pas toujours ainsi. Dans le temps, l'autarcie caractérisait l'économie rurale, mais au fur et à mesure que les fonctions de production et de consommation se sont dissociées, il s'est créé un espace entre les deux qu'occupera un appareil commercial. Celui-ci deviendra de plus en plus complexe avec l'éloignement des lieux de fabrication de ceux où les produits sont utilisés. Ainsi, au Moyen Âge, cette distribution s'est faite autour de quatre formes de vente : le commerce de détail urbain, organisé en corporation ; le colportage assuré par des marchands itinérants ; le marché où les paysans apportent les excédents de la ferme et les foires espacées dans le temps qui fournissent des marchandises plus rares. La frontière entre production et distribution reste indécise.

Au XVII^e siècle, seuls les merciers ne font que de la revente et tous les autres commerçants ont une activité de transformation. Au XVIII^e siècle, la Révolution Industrielle annonce le déclin de l'artisanat et favorise la distinction entre activité de transformation et de vente.

Dès le XIX^e siècle, l'industrialisation s'accroît, en même temps que les transports par le chemin de fer, et bouleverse le peuplement régional. Cette évolution se poursuivra jusqu'au milieu du XX^e siècle. A partir de 1950, une révolution interne modifiera la structure commerciale. Désormais, le rythme des ventes doit suivre celui des chaînes de fabrication. Villes et banlieues poursuivent leur croissance. Parallèlement, les progrès de l'emballage, la civilisation de la voiture, la décroissance de la part alimentaire dans le budget familial ouvrent de nouveaux marchés. Ceux-ci demandent à être dynamisés par une publicité qui pousse à la consommation et crée sans cesse de nouveaux besoins.

Sur le commerce traditionnel du bourg, se greffe un néo-tertiaire implanté dans des zones de chalandise plus larges. Une autre hiérarchie fonctionnelle s'installe qui propose une palette plus étendue de marchandises et de services que chaque village seul ne peut plus offrir. Lutterbach subit évidemment cette mutation.

Le commerce de détail

En 1803, le relevé des patentes mentionne deux « revendeurs dans la commune ». Il s'agit de M. Burgard qui faisait « commerce d'épicerie » et J. Muller, « mercier-drapier ». Une vingtaine d'années après, s'installe un « bazar », c'est-à-dire un magasin où l'on trouve un peu de tout, de la nouveauté, de la quincaillerie, des fards, des gants, des éventails, des rubans, des lacets, des jarrettières élastiques, des ridicules, des chapeaux. En 1854, quatre épiciers sont cités : Burgard, Brobèque, Conrad et Schrepfer. La plupart du temps, ces magasins sont associés à l'exploitation d'un café comme complément de ressources. La génération suivante, celle de 1885, ajoute même d'autres activités tel J. Lieby, dépositaire de savons qui va les vendre lors de tournées dans le Sundgau, ou encore J. Stadler qui propose du charbon et des articles funéraires...

En 1857, le maire, J. Weber fait installer six réverbères, trois dans l'actuelle rue du Général de Gaulle et trois rue Aristide Briand, de préférence dans les encoignures ou les entrées de rue et ce, pour la somme de quatre cents francs. Ce sera le premier et unique acte d'urbanisme commercial dans la commune. A cette époque les commerces étaient ouverts dès cinq heures du matin et jusqu'à vingt-deux heures afin de s'adapter à la durée du travail dans les usines. Il faudra attendre 1926 pour voir les horaires d'ouverture se situer entre sept et dix-neuf heures. Aussi, le long des portions de rues éclairées, presque chaque rez-de-chaussée se transforme en échoppe. Ce ne sont pour la plupart que des

« regrattiers » qui vendent à crédit des denrées de seconde main au détail. Pour lutter contre ces abus, naît le « Konsumm » en 1899 qui tente de traduire un idéal en acte économique. En réaction, les trois magasins Dietschy, Schmidlin et Witzig innovent en appliquant la technique de « l'épicerie comptoir » qui permet de servir un nombre de clients plus important, en leur permettant de voir et les pesées et les marchandises qu'ils achètent. Cette formule sera remplacée dans les années 1960 par les « libre services ».

L'entre-deux-guerres se caractérise par l'apparition du succursalisme issu d'une part du capitalisme (Eco, Sadal...), d'autre part de l'effort militant (Coop, Coopératives d'usines...). Apparaissent aussi les concours de présentation en vitrine des marchandises et les livraisons à domicile, mais aussi une professionnalisation accrue avec l'affinage du fromage, la torrification, la fabrication de limonade... C'est à cette époque, entre 1900 et 1950, que l'appareil commercial de Lutterbach sera le plus complet. On dénombre douze épiceries, laiteries, fruits et légumes ; deux drogueries ; deux quincailleries ; deux merceries-nouveautés ; un marchand de cycles et pneumatiques, de chaussures (Wininger) de combustibles, articles de piété, radio-électricité... Beaucoup de ces commerçants rayonnent dans les villages alentour, soit par des livraisons à domicile, soit par leur présence sur les marchés.

Après la guerre, huit magasins d'alimentation générale sont encore présents. Ils ne seront plus que quatre en 1975 et le dernier, Mock-Dietschy, fermera ses portes en 2000. A partir de cette date, seul ED, magasin de premier prix assurera la fonction de proximité. En 1980, disparaissent aussi les deux derniers producteurs-vendeurs, P. Voegtlin, horticulteur et L. Spony, maraîcher.

Le non alimentaire se partage en deux courants, l'un traditionnel (tabac, papeterie, photographes...) avec une forte rotation de leurs propriétaires, l'autre en création de commerces avec l'apparition d'une pharmacie, fleuristes, magasin de mode, articles funéraires ou brocante qui satisfait une nouvelle demande.

Ainsi jusqu'à la fin du XX^e siècle, Lutterbach fut l'un des trois derniers villages de la couronne mulhousienne à proposer un éventail commercial cohérent, vivant le long de ses deux rues principales, groupé autour de l'emplacement des six réverbères de 1857. L'évasion du pouvoir d'achat de la clientèle communale est compensée par les apports en chiffre d'affaires de celle de passage. Mais la suppression du passage à niveau, en isolant le quartier ouest du centre ainsi qu'une politique anti-voitures, a mis fin à cette situation.

Le commerce avec transformation des produits

Une boucherie est citée dès 1727, mais à cette époque c'est le lieu où un employé communal abat les bestiaux pour les paysans. Il faudra attendre 1890 pour qu'un étal vende de la viande dépecée, celui des frères Nass. C'est aussi l'époque où le pot au feu commence à concurrencer la choucroute dominicale. C'est ainsi qu'après 1918, trois bouchers se partageront le marché local. En ce temps-là, le métier consistait à acheter les animaux sur pied, à les emmener et les tuer à l'abattoir de Mulhouse et d'en vendre la viande ou la transformer en charcuterie. A ces techniques, se rajoutera en fin de siècle le volet traiteur. Ces derniers professionnels furent MM. Lieber, Grünenwald et surtout J. Johner. Aujourd'hui, seule reste une succursale avec un boucher d'étal, Maurer.

On trouve trace d'un boulanger, M. J. Stackler en 1803. Le XIX^e siècle voit l'explosion de cette profession car le pain constitue la base de l'alimentation. La ration quotidienne est d'environ trois livres par personne et une livre et demie par enfant (aujourd'hui, la consommation moyenne par habitant est de 160g). Comme pour les

épiceries, un café est souvent associé au fournil (Pflieger, Stamm). P. Schleret en reste l'unique exemple aujourd'hui. Le nombre des magasins est monté jusqu'à cinq pendant l'entre-deux-guerres. De nos jours, il en reste trois, plus un terminal de cuisson. Le métier a évolué, d'abord par la fabrication de viennoiseries puis de pâtisseries et une plus grande variété de pains spécifiques. Des spécialités tel chocolatier, glacier et plus timidement de traiteur se sont ajoutées à l'offre primitive.

A un même emplacement se sont succédé plusieurs patrons depuis 1900 : Reinbold, Wertz père et fils, Horny, Biry et Gross pour l'un, Bourgeois, Cautez, E. et P. Schleret pour l'autre, Radais, Albisser, Spiess, Masson et Rich pour le dernier. C'est la profession qui a résisté le mieux à l'évolution commerciale depuis deux cents ans.

C'est aussi dans ces métiers que l'on remarque, après une éclipse de plus d'un siècle, une renaissance des corporations après 1880. Celles des bouchers-charcutiers fut particulièrement dynamique avec la construction des abattoirs en 1888, les achats en commun, la valorisation des sous-produits (cuirs, graisses, os), installations frigorifiques, propre « caisse maladie », participation à la fondation de la Banque Populaire... Celle des boulangers s'ouvre même aux activités culturelles et aujourd'hui leur chorale existe encore. Celle des épiciers a vu le jour à Lutterbach en 1906 sous l'impulsion de Ch. Halm, encouragé par T. Boch. Elle se traduira dès 1909 par la création d'un groupement d'achat en commun, la « Einkaufsvereinigung der Kolonial Wahrenändler » à laquelle 28 membres adhéreront. En 1918, le fils du fondateur transforme la dénomination allemande en « Epiciers détaillants du Haut-Rhin » et qui comptera près de mille adhérents vers 1939.

Les services

Au début du XIXe siècle existent dans le village, un aubergiste - A. Struch - c'est-à-dire une maison où l'on trouve à manger et à coucher en payant et sept cabarets – J. Scherrer, J. Meister, J. Burgard, J. Ohglander, A. Spony, Th. Hummer, A. Burgard – c'est-à-dire un lieu où l'on vend du vin au détail pour l'emporter ou boire sur place. A cette époque, vins et alcools tenaient une place importante dans l'alimentation quotidienne. C'était aussi un endroit essentiel de la culture populaire, là où l'information circulait, que les réjouissances collectives étaient organisées. C'était le lieu de réunion ordinaire des gens du village, le plus souvent cela devenait une authentique « contre-église ». La construction des lignes de chemin de fer et le développement de l'industrie font que le nombre d'établissements culminera à 18 durant l'entre deux-guerres. De cette période faste n'existe plus aujourd'hui que le café « Au Raisin », le « Au soleil » et le « Lion d'Or ». A « L'ange » est devenu une discothèque et les nouvelles ouvertures se sont toutes orientées vers la restauration – Kim Lien, Le Châteaubriand, la Table d'Hôtes, Kyriad.

Au XIXe, lorsque s'interrompait le travail des champs, le charroi prenait la relève. Le paysan avec ses voitures et ses attelages devenait transporteur. L'importance de cette activité est à l'origine des nombreuses difficultés qu'il a fallu vaincre pour le passage de la voie ferrée Mulhouse-Thann de 1837 à 1839.

La Révolution a fait tomber le discrédit sur la profession de perruquier. Le barbier le remplacera, puis le coiffeur. Au XXe siècle, J. Meunier, personnage haut en couleur se qualifiait ainsi de « coiffeur, chirurgien-dentiste, aide vétérinaire et chirurgien-major des sapeurs pompiers ». Au cours des années, le coiffeur conservait son style et il était facile de reconnaître qui était client chez Stinner ou Siebenhor. A partir de 1950, le soin du cheveu s'est développé surtout autour de la coiffure féminine. Parallèlement, ce marché s'est étendu aux soins corporels par la création d'instituts de beauté.

Avec la démocratisation de l'automobile sont apparus de nouveaux besoins. La première pompe à essence de l'épicerie Dietschy a fait place aux stations services. Les garagistes qui réparaient toutes les automobiles se sont spécialisés petit à petit dans une marque ou dans la carrosserie. L'auto-école et les taxis ont prospéré.

Les activités tertiaires sont présentes à Lutterbach dès le XIXe siècle avec la présence d'assurances contre les incendies. Elles se sont ensuite étendues à tous les domaines de la vie courante et professionnelle. La banque « grand public » a fait son apparition en 1900 avec l'ouverture du Crédit Mutuel. La Banque Populaire, la Poste et la Société Générale se sont installées par la suite.

D'autres professions ont disparu comme le meunier, le scieur de bois à domicile, le tapissier-matelassier, le repassage remplacé par le « pressing » ou une structure d'insertion. Ainsi l'évolution du mode et du niveau de vie influe de manière déterminante sur l'activité de services en générant ou en supprimant des besoins.

L'artisanat

En 1800, Lutterbach compte deux tonneliers, un charron qui fabrique les trains d'attelage, un maréchal-ferrant, deux tisserands, deux cordonniers, un menuisier, un charpentier et un taillandier qui fabriquait toutes sortes d'outils, faux, haches, cognes ou serpes...

L'ensemble de ces métiers exclusivement dévoués au service du monde agricole disparaîtra avec la mécanisation de celui-ci. M. Hug, dernier charron du village ferme son atelier en 1955. A. Weber, par exemple, oriente sa maréchalerie d'abord vers la serrurerie puis la carrosserie de camions et finalement se tourne vers l'installation sanitaire en créant la société Wegrel. C'est en effet dans le second œuvre du bâtiment que l'activité artisanale s'est développée de manière significative après le second conflit mondial. Avant celui-ci, lorsqu'on voulait construire sa maison, on allait chez un entrepreneur tel Klem, Oesterlé ou Schmitt qui s'occupait de tout, parfois depuis l'achat du terrain, du choix des corps de métier jusqu'à la remise des clés, le tout sans convention écrite car la parole donnée était respectée de part et d'autre. Une autre source de revenus était constituée par la présence d'une industrie très active qui apportait du travail d'entretien à ces entreprises.

L'habillement de la personne était très développé jusque dans les années 1970. Tailleurs pour hommes et femmes, couturières, modistes, cordonniers qui fabriquaient les chaussures avant de ne plus faire que des réparations, rivalisaient pour l'élégance des habits du dimanche. Car un vêtement durait souvent toute une vie et il était fréquent que le défunt quitte ce monde dans son costume de marié. La mode, phénomène commercial, n'avait que peu d'emprise sur le monde rural et restait tout au plus un passe-temps que l'on regardait dans le « Journal des Ménagères ».

D'autres services comme l'édition, au travers des cartes postales de J. Bertrant et J. Müsslin, ont laissé une imagerie abondante du début du XXe siècle à Lutterbach.

Certes, cette description reste lacunaire sur bien des points, mais elle tend à donner la mouvance de l'activité humaine. Elle essaie de montrer que rien n'est jamais figé et qu'il reste toujours des horizons neufs à conquérir.